

## Éric Baratay, *La société des animaux. De la Révolution à la Libération*

Paris, Éditions de La Martinière, 2008, 191 p., ill.

Jean-Pierre Digard



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/10593>

DOI : 10.4000/etudesrurales.10593

ISSN : 1777-537X

### Éditeur

Éditions de l'EHESS

### Édition imprimée

Date de publication : 7 avril 2009

### Référence électronique

Jean-Pierre Digard, « Éric Baratay, *La société des animaux. De la Révolution à la Libération* », *Études rurales* [En ligne], 184 | 2009, mis en ligne le 01 janvier 2011, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/10593> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesrurales.10593>

Ce document a été généré automatiquement le 23 septembre 2020.

© Tous droits réservés

---

# Éric Baratay, *La société des animaux. De la Révolution à la Libération*

Paris, Éditions de La Martinière, 2008, 191 p., ill.

Jean-Pierre Digard

---

**Éric Baratay, *La société des animaux. De la Révolution à la Libération*. Paris, Éditions de La Martinière, 2008, 191 p., ill.**

- 1 Dans un livre facile à lire et agréablement illustré, Éric Baratay évoque, en historien, l'apogée, entre 1780 et 1950 – avec un pic vers 1900 –, de la présence des animaux dans la société française, phénomène au demeurant plus urbain que rural, les animaux étant longtemps restés dans les campagnes l'apanage des paysans riches et des notables.
- 2 Ce « foisonnement d'animaux » (titre du chapitre I) répond à trois grands besoins : la force de travail, les matières premières, le divertissement. L'augmentation du nombre des animaux de travail est partout le fruit de l'essor économique. Les deux principales espèces animales concernées sont le bœuf et le cheval, dont la répartition géographique coupera la France en deux : en gros, le Centre et un grand Sud-Est, pour le premier ; le Bassin parisien, le Nord et le Nord-Ouest, pour le second. Ce dernier l'emportera peu à peu lorsque, à partir de 1850, les transports attelés exploseront avec le développement du réseau routier.
- 3 Le XIX<sup>e</sup> siècle marque aussi la multiplication des usages spécialisés du chien : conduite de troupeaux, traction de voiturettes (jusqu'en 1941 à Paris). Quantité de ces animaux mourront au labeur, les chevaux en particulier (sur le front 700 000 seront tués lors de la réputée « guerre de fantassins » de 1914-1918), mais aussi dans les rues, d'épuisement sous le harnais. La consommation de lait et de viande se « démocratisera », entraînant l'explosion des effectifs de ruminants et la conversion de terres labourées en pâturages (dont la superficie passe de 10 % du territoire vers 1850 à 30 % dans l'entre-deux-guerres). La demande croissante en laine, fourrure et cuir

multiplie le nombre des dépouilles à recycler et développe l'équarrissage. Enfin, l'intérêt pour les animaux s'amplifie et se diversifie, gagnant la sphère du divertissement. L'essor des ménageries exotiques, continu à partir des grandes découvertes du XVI<sup>e</sup> siècle, s'accélère entre 1870 et 1914 avec les conquêtes coloniales, donnant naissance aux zoos entre les deux guerres. Les combats d'animaux (avec ou entre des chiens, surtout) perdurent, bien que la France les ait interdits en 1833 : introduite à Bayonne en 1853, la corrida bénéficiera, dès 1951, d'une tolérance dans les lieux de « tradition ininterrompue », de même que les combats de coqs à partir de 1963. Les pigeons voyageurs resteront très populaires.

- 4 Quelque peu différente de l'équitation académique, la « folie de l'équitation » naturelle est, à la Restauration, importée d'Angleterre par les élites en même temps que le goût des courses ; avec la création du PMU en 1930, le jeu prend le pas sur le sport, tandis que les élites se détournent du cheval au bénéfice de l'automobile. Cette période correspond aussi à l'essor des animaux de compagnie : face au chien de toujours et à l'oiseau de cage, compagnon du pauvre, le chat, célébré par Colette, met du temps à trouver sa place.
- 5 Tous ces animaux sont peu à peu façonnés en fonction d'une « adaptation aux désirs » (chapitre II) de notables soucieux de lutter contre la « routine ». Telle serait, selon Éric Baratay, l'origine des races modernes, du pur-sang anglais au bœuf charolais. Le reste n'aurait été que fabrication d'animaux-machines : toujours plus grands, plus lourds, plus productifs, soignés et nourris, mais pas trop, par souci d'économie, jusqu'à l'invention, logique à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, de l'élevage industriel de volailles nourries à la « case » et de veaux élevés dans des « berceaux ».
- 6 Ces évolutions créent un « nouveau paysage » (chapitre III). Depuis l'édit de 1669 restreignant la pâture forestière pour protéger le bois destiné à la marine de guerre, suivi de l'assèchement des marais, du partage des communaux, de l'extension des cultures pour faire face à l'accroissement de la population, un lent mais inexorable « crépuscule des parcours » a conduit le bétail, des transhumances forestières et régionales du passé, à la sédentarisation, sur les terres, des éleveurs du XIX<sup>e</sup> siècle, avec alternance de stabulation hivernale et de pacage sur les prés et les chaumes en été. Le paysage urbain est caractérisé, lui, par les embouteillages et par l'incessant défilé des troupeaux vers les abattoirs, puis des carcasses vers les étals des bouchers (leur exhibition sera interdite au profit de « l'étalage décoratif » à partir de 1880) et des dépouilles vers les tanneries et les ateliers d'équarrissage. La promiscuité des hommes avec une multitude d'animaux donne naissance à toutes sortes de métiers (toiletteurs, ramasseurs de crottes, etc.) et engendre bruits (sabots sur les pavés, cris), odeurs, miasmes divers...
- 7 La prolifération animale contribue au « chamboulement social » (chapitre IV). Les animaux offrent un nouveau moyen de se distinguer : pour les paysans, la gloire de posséder un tant soit peu ; pour les aristocrates et les bourgeois, la fierté de parader sur d'élégants chevaux ; tandis que s'impose, avec les concours agricoles, la mode du portrait avec animaux. Les animaux témoignent aussi d'un éclatement des attitudes, entre une violence quotidienne chez les paysans, et, en ville, une attention croissante des citadins envers leurs animaux familiers, qui tend vers leur « humanisation » (p. 138). Les animaux suscitent aussi des conflits variés et passionnés : entre éleveurs et propriétaires voisins, entre partisans du croisement et partisans de la sélection, entre tenants de telle ou telle race, entre paysans (« arriérés ») et notables (« novateurs par

élitisme »), querelles urbaines, à propos notamment des nuisances dues aux animaux et leurs conséquences (tels les chiens errants, vecteurs de rage). La période est aussi celle des combats qu'initient trois grandes démarches protectionnistes : la loi Grammont, en 1850, inspirée par la SPA, elle-même fondée en 1845 ; la compassion antivivisectionniste, socialement petite-bourgeoise et féminine, qui considérait les femmes et les animaux comme également victimes des hommes ; le mouvement « fraternité et bienfaisance universelles », opposé à tout clivage entre les sexes, les races et les espèces, qui luttait au même titre contre, par exemple, l'exploitation des hommes et des chevaux dans les mines... « Cette conception disparaît à partir des années 1930 car les élites adhèrent en masse à l'idée d'une exploitation intensive de la nature tandis que le marxisme, qui fait de cette exploitation une caractéristique de l'homme, l'emporte sur les autres utopies parmi les militants sociaux. » (P. 154)

- 8 La conclusion survole la période 1950-2008, marquée par la motorisation généralisée des véhicules terrestres, par l'éloignement du bétail et par l'émergence d'« un nouveau cheptel : l'animal de compagnie » (p. 164). Le livre se clôt sur un cahier de caricatures animalières (pp. 168-178), du Darwin en singe au Jules Ferry en âne de Grandville, une sélection de citations (pp. 180-187) et une bibliographie récente de 72 titres, hélas lacunaire <sup>1</sup> et entachée d'erreurs <sup>2</sup>. Le tout est complété et agrémenté de quelque 120 illustrations, cartes postales, photographies, planches pédagogiques, toiles et dessins de maîtres, chromos, publicités, gravures...
- 9 L'ouvrage n'apporte rien de bien nouveau, sinon une synthèse agréablement écrite et joliment illustrée, accessible à un large public, sur une France animalière défunte. Outre les lacunes bibliographiques, on pourra chipoter sur quelques détails : absence de toute référence à la bataille emblématique en faveur de l'hippophagie au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle ; tendance à parler de « l'animal » au singulier, comme si bœufs, porcs, poules, chiens et chats constituaient une seule et même réalité ; emploi d'un vocabulaire parfois imprécis : « humanisation » (p. 138) pour anthropomorphisation des animaux de compagnie, « cadavres » (p. 96) pour carcasses dans les boucheries (au mépris de la distinction établie par Noëlie Vialles entre « cadavre » et « carcasse », entre « chair » et « viande », entre sarcophagie et zoophagie, résultat d'un processus technique d'abattage et de découpage des animaux qui constitue aussi un processus symbolique de « disjonction ») <sup>3</sup> ; place excessive accordée au désir et à la fantaisie des hommes, au détriment de la satisfaction des besoins et de la rationalité économique (voir chapitre II), etc.
- 10 Mais l'aspect le plus contestable du livre est celui-ci : Éric Baratay décrit une émergence des sensibilités animalitaires, un peu comme Norbert Elias parlait d'une « civilisation des mœurs » comme d'un phénomène linéaire et uniforme. Mon opinion est, au contraire, que cette évolution est surtout celle des milieux urbains dès lors qu'ils ont été coupés de leurs racines rurales et qu'elle ne concerne que les rapports aux animaux familiers anthropomorphisés (« humanisés », écrit Éric Baratay). Si les agriculteurs ont moins connu cette évolution, ils n'ont pas été pour autant, dans leur immense majorité, les bourreaux d'animaux, les acteurs de « violence », que certains (dont l'auteur) se plaisent aujourd'hui à décrire ; au contraire, en tant qu'éleveurs et utilisateurs d'animaux, ils avaient et ont toujours de ceux-ci une connaissance et un respect profonds, qui manquent à beaucoup de ceux qui se présentent aujourd'hui comme leurs « protecteurs » ou leurs « amis ».

---

## NOTES

1. Manque notamment B. Lizet, *Le cheval dans la vie quotidienne. Techniques et représentations du cheval de travail dans l'Europe industrielle*, Paris, Berger-Levrault, 1982 (réédition Paris, Jean-Michel Place, 1997).
2. Rétablir M. Mavré, *Attelages et attelées. Un siècle d'utilisation du cheval de trait*, Paris, Éditions France Agricole, 2005.
3. N. Vialles, *Le sang et la chair. Les abattoirs des pays de l'Adour*, Paris, Éditions de la MSH, 1987.